

Le cimetière des images

La Voce della Luna de Federico Fellini

Georges Privet

Numéro 54, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22791ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (1991). Compte rendu de [Le cimetière des images / *La Voce della Luna* de Federico Fellini]. *24 images*, (54), 68–69.

LA VOCE DELLA LUNA

DE FEDERICO FELLINI



Nestore (Angelo Orlando) et Ivo (Roberto Benigni)

LE CIMETIÈRE DES IMAGES

par Georges Privet

Le nouveau Fellini explore l'espace qui sépare un puits sombre et profond comme une focale d'un astre aussi blanc et lumineux qu'un écran. Il n'est donc pas nécessaire d'être fou pour entendre à travers *La Voce della Luna* l'écho de cette foire médiatique annuelle qui couronne les cinéastes comme des paysans à la fête des Gnocchis et qui enchaîne le cinéma à la télévision comme une Lune amarrée à la Terre. Pour un film qu'on a dit passéiste et sénile (à soixante-dix ans, on est vite condamné pour les excès applaudis à trente-cinq), *La Voce della Luna* pose en fait une question d'une brûlante lucidité: «Où va le cinéma quand il meurt?»

On sait que les voies de sa propre inspiration sont depuis longtemps devenues le sujet préféré du Maître, et s'il y revient aujourd'hui, après l'entrevue-fluve d'*Intervista*, c'est pour répondre par la voix de la lune à ceux qui ne peuvent s'empêcher d'en contaminer la source ou d'en détourner

le cours. À l'heure du brouillage télévisuel, *La Voce della Luna* est un film à la gloire de la clarté et du silence. Entre ce puits qui appelle Ivo Salvini d'une voix douce et chantante (évoquant irrésistiblement celle de l'auteur) et cette Lune qui finit par s'éclipser le temps d'une pause publicitaire, *La Voce della Luna* ne murmure à nos oreilles qu'une seule question, annoncée par celle qu'adresse le jeune Ivo à sa grand-mère: où vont les choses (le feu, la musique — et les images, serait-on tenté d'ajouter —) lorsqu'elles s'éteignent? Pour Fellini, il est évident qu'elles se fondent à l'invisible, et c'est cette fuite que *La Voce della Luna* raconte à travers le parcours de deux de ses poursuivants qui embrassent chacun à sa manière un visage du cinéaste: d'un côté le Préfet Gonnella (Paolo Villaggio), un paranoïaque à mi-chemin entre Don Quichotte et Kafka, qui est persuadé (et le film ne lui donne pas tort) que le monde est une conspiration, la réalité un décor et ses voisins

des figurants; de l'autre, Ivo Salvini (Roberto Benigni, irrésistible), un Pierrot moitié Cendrillon moitié Pinocchio, qui cherche la femme de ses rêves et la trouve transformée en annonce publicitaire.

Les deux hommes traversent dans leur odysée une succession de miroirs, de corridors et de chambres plus ou moins noires, qui évoquent par la manière dont elles communiquent entre elles le fonctionnement d'une caméra; entre ce puits-objectif et cette Lune-écran, le film expose les accessoires de sa création: des spots aux grues, en passant par toutes sortes de chambres noires et d'ocilletons — du hublot d'une mystérieuse machine à laver au trou par lequel Salvini observe le couronnement de la fête des Gnocchis. Comme si le film lui-même était le prototype de cette caméra imaginaire dont Salvini parle à un touriste japonais («Bientôt on photographiera tout, même ce que les autres ne voient pas.»). Entre ces images de cinéma que les autres

ne voient pas et celles de la télévision auxquelles personne n'échappe se joue la survie de l'imaginaire fellinien: être aujourd'hui capable de voir ce que les autres ne voient pas, c'est risquer de passer pour gâteux (comme Gonnella) ou pour fou (comme Salvini).

On connaît bien sûr l'intérêt que Fellini a toujours porté au monde de la folie, au point d'avoir même — à l'époque des *Nuits de Cabiria* — séjourné cinq semaines avec les patients d'un hôpital psychiatrique, alors qu'il projetait d'adapter *Le libre donne di Maggiano* de Tobino. Mais en trente ans, l'Italie de Berlusconi a dépassé de si loin le délire fellinien que les personnages imaginés par Ermanno Cavazzoni s'intègrent harmonieusement au décor ambiant (reconstitué pour une fois — et c'est un autre signe des temps — aux vieux studios De Laurentiis plutôt qu'à Cinecittà, dont les environs sont devenus si peuplés de gratte-ciel qu'ils interdisaient la construction des décors de Dante Ferretti.).

Ce petit village de l'Italie profonde, satellisé par l'avènement d'une chaîne de télévision, incarne parfaitement avec sa place XIX^e, son horrible église post-moderne, ses édifices rescapés du fascisme et son nouveau Café Europa, cet environnement quotidien «tellement voyant qu'il devient invisible — comme le flot des images que la télévision déverse en permanence et qui finissent par s'annuler» (dixit l'auteur). En opposant dans un tel décor la folie des uns à celle — ordinaire et médiatisée — des autres, Fellini décline à travers de multiples modes de narration (songes, souvenirs et visions confondus) la fin du rêve et la dégénérescence de l'imaginaire: que l'on compare le striptease du début, qui amène Salvini à évoquer Junon, Hercule et la naissance de la voie lactée, aux platitudes des sommités commentant la retransmission de la capture de la Lune (une scène d'une incroyable beauté, que Fellini sabote pourtant délibérément en piratant jusqu'au bout le reportage télévisé de l'événement.).

Ce qui est fantastique dans le film de Fellini, ce n'est pas la capture de cette Lune-cinéma (on entendra d'ailleurs un mécano dire «ça a été facile... elle n'attendait que ça.»), mais plutôt ces petits dérapages de l'imaginaire qui permettent au rêve de transcender la réalité, toute fragile et illusoire qu'elle soit. La phrase d'Ivo Salvini, confiant au moment de s'endormir qu'il préfère les souvenirs à la vie, pourrait évidemment être celle du cinéaste. Pour Fellini, qui a souvent déclaré que tous ses films n'en formaient qu'un, *La Voce della Luna*



Fellini, Ivo-Benigni et la chaussure de Cendrillon

ne représente pas plus un testament qu'un virage. À son âge, il sait que ses films sont comptés mais il sait aussi qu'on ne fait pas des films qu'avec une caméra et qu'il suffit pour un puits de lorgner la Lune pour faire du cinéma. Avec *La Voce della Luna*, Federico Fellini est tout simplement parti en repérage dans l'au-delà. ■

LA VOCE DELLA LUNA

France-Italie 1990. Ré.: Federico Fellini. Scé.: Federico Fellini, Tullio Pinelli et Ermanno Cavazzoni (d'après le roman de Cavazzoni). Ph.: Tonino Delli Colli. Mont.: Nino Baragli. Mus.: Nicola Piovani. Int.: Roberto Benigni, Paolo Villaggio, Nadia Ottaviani, Sim. 120 minutes. Couleur. Dist.: Alliance-Vivafilm.

disponible en version française

Do THE RIGHT Thing

MCA HOME VIDEO CANADA

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 2^e étage, Montréal Qc H2J 2L1 287-1249